Nº 185. **Vendredi 5 Août 1842.** **13me Année.**

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Pour un an.	26 fl.	30 fl.
» six mois.	14 »	16 »
» trois mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE.
Petit Marché-aux-Herbes, Nº 370.

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 4 Août.

Voici ce que nous lisons dans le *Haarlemsche Courant*, au sujet du voyage de S. M. dans la Nord-Hollande :

« Harlem, le 3 août.

» S. M., a traversé, de grand matin, notre ville. S. M. a bien voulu faire usage du chemin de fer depuis la chaussée près du [illegible], jusqu'à la station de cette ville; ce parcours de quatre lieues, s'est fait en un laps de temps qui n'a pas excédé une forte demi-heure. S. M. a été complimentée par l'autorité locale et par les directeurs de la voie ferrée et, après avoir accepté quelques rafraîchissemens, elle a continué, vers sept heures et demie, son voyage pour Alkmaar. S. M. s'est montrée très-satisfaite des progrès de cette voie ferrée et de la bonne administration du service.

» Alkmaar, le 3 août.

» Le roi a fait son entrée, vers dix heures, dans notre ville qui partout était élégamment décorée et pavoisée. S. M. s'est rendue directement à l'Hôtel-de-Ville où elle a donné audience à un grand nombre de personnes. Ensuite, S. M. a parcouru la ville et visité la grande église. Après avoir accepté un dîner qui lui fut offert à l'Hôtel-de-Ville et auquel les principales autorités ont eu l'honneur d'assister, S. M. a continué son voyage, vers deux heures et demie, pour le Helder.

» Partout sur le passage du Roi, les autorités et les populations des communes ont complimenté et accueilli S. M. avec acclamations. Notre confrérie d'archers, en grand costume, a fait partie du cortège royal qui a passé au milieu de la haie formée par la garde communale et par les troupes de la garnison.

» S. M. était accompagnée de trois de ses adjudans : MM. Snouckaert, Miellet van Coehoorn et Merkes.

» S. M. a nommé, entr'autres membres de l'ordre du Lion-Néerlandais MM. J. A. Kluppelen et G. van Leeuwen. »

S. M. Guillaume-Frédéric, comte de Nassau, est arrivé, dans la soirée du 30 juillet, à Leipsig. Le lendemain, S. M. a continué son voyage par Dresde, pour la Silésie.

S. M. par arrête du 23 juillet, a accordé à M. F. J. Travers, notre consul-général à Athènes, le titre de chargé-d'affaires des Pays-Bas près de la cour de la Grèce.

S. M. par arrêté du 27 juillet, a décerné la médaille d'argent, instituée par son arrêté du 24 janvier 1841, à A. Jobse, I. Cyvat, S. den Hengst, et I. Adriaanse, tous habitans de Zoutelande, en Zélande, pour avoir sauvé au péril de leur vie, le 17 novembre dernier, onze naufragés sur la côte dudit endroit.

Par arrêté du 27 juillet, S. M. a nommé M. I. Sanderson membre de la Chambre de Commerce à Utrecht, en remplacement de M. A. van Beek qui n'a pas accepté ces fonctions.

S. M. a nommé major-commandant des troupes du contingent luxembourgeois M. le major Von Quadt. M. Van Heemskerk, capitaine près de ce corps, a été nommé capitaine-adjudant du Roi Grand-Duc. (*Handelsblad.*)

On apprend que l'Académie Royale de Delft, sera ouverte le 1er novembre prochain. (*Idem.*)

Hier, S. Exc. le baron van Zuylen van Nyevelt a ouvert solennellement à Amsterdam, l'assemblée générale de l'Eglise évangélique luthérienne rétablie du royaume des Pays-Bas. L'assemblée est dirigée sous la présidence et vice-présidence des révérends MM. J. H. Helper Sesbrugger, prédicateur à Amsterdam, et J. C. C. Everts, prédicateur à Enkhuizen. M. D. B. Uckerman, prédicateur à Amsterdam, remplit les fonctions de secrétaire.

La commission, chargée par l'arrêté royal du 15 août 1839, de préparer les projets nécessaires pour rendre la nouvelle législation néerlandaise applicable à nos possessions d'outre-mer et à la tête de laquelle se trouve M. C. J. Scholten van Oud-Haarlem, président des hautes cours civile et militaire dans les Indes-Néerlandaises, a terminé une grande partie de sa tâche; elle vient d'achever *un réglement sur l'organisation judiciaire et l'administration de la justice dans les Indes-Néerlandaises.*

Ce réglement, après mûr examen de la part des départemens des colonies et de la justice, ainsi que du conseil-d'état, a été arrêté par S. M. par disposition du 27 juillet. Il devra servir de base pour l'examen et la confection des autres projets qui tendent à atteindre le but désirable que s'était proposé l'arrêté royal du 15 août 1839.

Avant-hier, on a fait, en grande solennité, dans l'église wallone à Nymègue l'ouverture du nouveau gymnase municipal de ladite ville. Les autorités, les pasteurs des différentes communions et un grand nombre de personnes de distinction ont assisté à cette cérémonie.

— Depuis quelques jours, on emploie pour le service de la navigation entre Leyde et Utrecht, une barque en fer qui sort des hauts fourneaux de la première de ces villes. Cette barque, qui sert en même temps de coche d'eau (*Pakschuit*) pour les marchandises, remplit parfaitement le but qu'on s'était proposé et fait le trajet en trois heures de moins que les barques ordinaires.

Voici le relevé du produit du chemin de fer d'Amsterdam à Harlem pendant le mois de juillet dernier :

Stations.	Nombre des voyageurs.	Produit pour les voyageurs et pour les marchandises.	
D'Amsterdam.	24,328	12,923 fl.	65½.
De Harlem.	23,376	10,486	47.
De Veenenburg.	2,966	2,350	30.
A mi-chemin.	980	»	»
Au *Vogelenzang*.	1,259	»	»
Total.	52,909	25,760 fl.	42½.
Mont. des relevés précéd. .	137,671	64,476	42½.
Total général. . . .	190,580	90,236 fl.	85.

Des lettres de Lisbonne annoncent que les traités conclus avec l'Angleterre sont ratifiés.

Nous voyons dans le *Leeuwarder Courant* qu'au 1er de ce mois les dons recueillis pour les incendiés de la kermesse de Leeuwarde s'élevaient déjà à 6,000 florins. La représentation donnée au théâtre de M. Engelman a produit 209 florins, et le concert donné par une Société sous la direction de M. M. L. Kufferath la somme de 360 florins. La musique du 9e régiment d'infanterie s'apprêtait aussi à donner un concert au bénéfice des victimes de l'incendie du 27 juillet, dont le malheur continue à rencontrer la plus vive sympathie à Leeuwarde.

La série de journaux de Java, du 26 février au 16 mars, contient plusieurs nominations faites par le gouverneur-général intérimaire. Ont été nommés entr'autres, à savoir : Fiscal près du conseil de justice à Batavia et auditeur du troisième grand commandement militaire M. P. C. Ardesch, jusque-là juge mobile dans la division de l'est; juge mobile dans cette division M. W. K. Du Cloux; juge mobile dans la division de Samarang M. A. H. Clignett; conseiller de justice à Soerabaya M. A. J. Swart, avocat et procureur à Batavia; directeur de l'imprimerie de l'état M. P. de Bruyn; assistans-résidens, à savoir : A Sambas, M. D. L. Baumgardt; à Soerabaya, M. L. J. Lefeber; à Padang, M. D. F. Schaap; à Anjer, M. F. van Teutens; à Samarang, M. D. A. Buyn; commis-en-chef près de la secrétairerie de la direction des finances M. F. C. Bangert; commandant du 9e bataillon d'infanterie, le colonel B. Sollewyn.

M. J. A. C. Eschauzier, lieutenant de marine, de 1re classe, qui revient dans la mère-patrie, a obtenu démission honorable de ses fonctions de secrétaire de la commission pour l'amélioration des cartes des parages indiens.

Une lettre de Berlin, en date du 28 juillet, porte :

« Des personnes de la cour prétendent que S. M. le roi, en recevant, au moment de son débarquement à Mémel, la triste dépêche qui lui apportait la nouvelle de la fin malheureuse du duc d'Orléans, a écrit aussitôt, de sa propre main, une lettre de condoléance à Louis-Philippe, et une autre à la jeune veuve du prince, la duchesse d'Orléans, et que ce monarque, profondément affligé, a répandu des larmes. »

On écrit de Francfort s/M., le 31 juillet :

« Après un séjour de plusieurs jours dans notre ville, S. M. le roi de Wurtemberg est parti ce matin par le chemin de fer pour Wisbade. Avant-hier, le président de la Diète germanique, M. le comte de Munch-Bellinghausen a eu une audience de plusieurs heures de S. M. »

— On écrit de Neuchâtel :

« De grands préparatifs se font ici pour la réception du roi de Prusse. Le président du département militaire a fait un appel pour la formation d'une garde d'honneur volontaire. Le palais reçoit divers embellissemens. Cependant, il se pourrait encore que le roi ne vînt pas. »

On écrit de Posen, 26 juillet, à la *Gazette Universelle de Leipsig* :

« On attend en vain un rapport officiel sur les fêtes du jubilé de noces qui ont eu lieu à Saint-Pétersbourg : les journaux russes se taisent aussi là-dessus. Mais on a appris beaucoup de cho-

---

FEUILLETON.

LES MYSTÈRES DE PARIS.(1)

Ire PARTIE. — CHAPITRE XXII.

La Récompense.

Après avoir encore un peu joui du bienheureux hébètement du Chourineur, Rodolphe continua :

— Ce que je vous donne vous semble donc bien au-delà de vos espérances?

— Monseigneur, — dit le Chourineur, en se levant brusquement, — vous me proposez cette maison et beaucoup d'argent... pour me tenter, mais... je ne peux pas...

— Vous ne pouvez pas, quoi? — dit Rodolphe avec étonnement.

Le visage du Chourineur s'anima, sa honte cessa; il dit d'une voix ferme : je sais bien. D'ailleurs je n'ai jamais volé de ma vie... c'est peut-être pour tuer mais j'ai bien assez du rêve du sergent! ajouta le Chourineur d'une voix sombre.

— Ah! les malheureux! — s'écria Rodolphe avec amertume. La compassion qu'on leur témoigne est-elle donc rare à ce point, qu'ils ne peuvent s'expliquer la libéralité que par le crime?

Puis s'adressant au Chourineur, il lui dit d'un ton plein de douceur :

— Vous me jugez mal... vous vous trompez... Je n'exigerai rien de vous.... que d'honorable. Ce que je vous donne, je vous le donne parce que vous le méritez.

— Moi! — s'écria le Chourineur dont les ébahissemens recommencèrent, je le mérite, et comment?

— Je vais vous le dire. Sans notion du bien et du mal, abandonné à vos instincts sauvages, renfermé pendant quinze ans au bagne avec les plus affreux scélérats, pressé par la misère, par la faim, forcé, par votre flétrissure et par la réprobation des honnêtes gens, à continuer à fréquenter la lie des malfaiteurs, non seulement vous êtes resté probe, mais le remords de votre crime a survécu à l'expiation que la justice humaine vous avait imposée.

Ce langage simple et noble fut une nouvelle source d'étonnement pour le Chourineur. Il regardait Rodolphe avec un respect mêlé de crainte et de reconnaissance. Mais il ne pouvait encore se rendre à l'évidence.

— Comment, monsieur Rodolphe... parce que vous m'avez battu, parce que, vous croyant ouvrier comme moi, puisque vous parliez argot comme père et mère.... je vous ai raconté ma vie, entre deux verres de vin.... et qu'après ça je vous ai empêché de vous noyer....Vous, comment? Enfin... moi une maison... de l'argent... moi comme un bourgeois... Tenez, monsieur Rodolphe encore une fois, c'est pas possible....

— Me croyant un des vôtres, vous m'avez raconté votre vie naturellement et sans feinte, sans cacher ce qu'il y avait eu de coupable ou de généreux. Je vous ai jugé... bien jugé, et il me plaît de vous récompenser.

— Mais, monsieur Rodolphe, ça ne se peut pas... Non, enfin il y a de pauvres ouvriers qui toute leur vie ont été honnêtes et qui...

— Je le sais, et j'ai peut-être fait pour plusieurs de ceux-là plus que je ne fais pour vous. Mais si l'homme qui vit honnête au milieu de gens honnêtes, encouragé par leur estime, mérite intérêt et appui, celui qui, malgré l'éloignement des gens de bien resta honnête au milieu des plus abominables scélérats de la terre, celui-là aussi mérite intérêt et appui... D'ailleurs, ce n'est pas tout : vous m'avez sauvé la vie... vous l'avez aussi sauvée à Murph, mon ami le plus cher... Ce que je fais pour vous m'est donc autant dicté par la reconnaissance personnelle que par le désir de retirer de la fange une bonne et forte nature qui s'est égarée, mais non perdue... Et ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce donc que j'ai encore fait, monsieur Rodolphe?

Rodolphe lui prit cordialement la main et lui dit :

— Rempli de commisération pour le malheur d'un homme qui auparavant avait voulu vous tuer, vous lui avez offert votre appui; vous lui avez même donné asile dans votre pauvre demeure, impasse Notre-Dame, nº 9.

— Vous saviez où je demeurais, monsieur Rodolphe?

— Parce que vous oubliez les services que vous m'avez rendus, je ne les oublie pas, moi... Lorsque vous avez quitté ma maison, on vous a suivi; on vous a vu rentrer chez vous avec le Maître-d'Ecole...

— Mais M. Murph m'avait dit que vous ne saviez pas où je demeurais, monsieur Rodolphe.

— Je voulais tenter sur vous une dernière épreuve... je voulais savoir si vous aviez le désintéressement de la générosité... En effet, après votre courageuse action, vous êtes retourné à vos rudes labeurs de chaque jour, ne demandant rien, n'espérant rien, n'ayant pas même un mot d'amertume pour blâmer l'apparente ingratitude avec laquelle je méconnaissais vos services; et quand hier Murph vous a proposé une occupation un peu mieux rémunérée que votre travail habituel, vous avez accepté avec joie, avec reconnaissance!

— Ecoutez donc, monsieur Rodolphe, pour ce qui est de ça... quatre francs par jour... sont toujours quatre francs par jour... Quant au service que je vous ai rendu... c'est plutôt moi qui vous remercie...

— Comment cela?...

— Oui, oui, monsieur Rodolphe, — ajouta-t-il d'un air triste. — Il m'es encore revenu des choses... car depuis que je vous connais et que vous m'avez dit ces deux mots : *Tu as du* COEUR *et de l'*HONNEUR, c'est étonnant comme je réfléchis... C'est tout de même drôle que deux mots, deux seuls mots, produisent ça. Mais, au fait, semez deux petits grains de blé de rien du tout dans la terre, et il va pousser de grands épis.

Cette comparaison juste, presque poétique, frappa Rodolphe. En effet, deux mots... mais deux mots puissans et magiques pour ceux qui les comprennent, avaient presque subitement développé dans cette nature énergique les bons et généreux instincts qui existaient en germe.

— Voyez vous, monseigneur, — reprit le Chourineur, — j'ai sauvé M. Rodolphe et un peu M. Murph... c'est vrai..., mais j'en sauverais des centaines, des milliers, que ça ne rendrait pas la vie à ceux...

Et le Chourineur baissa la tête d'un air sombre.

— Ce remords est salutaire, mais une bonne action est toujours comptée.

— Et puis dans ce que vous avez dit au Maître-d'Ecole sur les meurtriers, monsieur Rodolphe, il y avait des choses qui pouvaient m'aller, en bien comme en mal...

Voulant rompre le cours des pensées du Chourineur, Rodolphe dit :

— C'est vous qui avez placé le Maître-d'Ecole à Saint-Mandé.

— Oui, monsieur Rodolphe... Il m'avait fait changer ses billets pour de l'or et acheter une ceinture que je lui ai consue sur lui... Nous avons mis son *quibus* là dedans, et bon voyage! Il est en pension pour trente sous par jour... chez de bien bonnes gens à qui cela fait une petite douceur.

— Il faudra que vous me rendiez encore un service, mon gars?

— Parlez, monseigneur Rodolphe...

— Dans quelques jours vous irez le trouver... avec ce papier... c'est le titre d'une place à perpétuité aux *Bons Pauvres.* Il donnera quatre mille cinq cents francs, et il sera admis, pour sa vie, à la présentation de ce titre : c'est convenu, tout est arrangé. J'ai réfléchi que cela vaudra mieux. Il s'assurera ainsi un abri et du pain pour le restant de ces jours... et il n'aura qu'à songer au repentir.... Je regrette même de ne lui avoir pas tout de suite donné cette entrée, au lieu d'une somme qui peut être dissipée ou volée... mais il m'inspirait une telle horreur... que je voulais avant tout être délivré de sa présence... Vous lui ferez donc cette offre, et vous le conduirez à l'hospice... Si par hasard il refuse... nous verrons à agir autrement.... Il est donc convenu que vous irez le trouver.

— Ce serait avec plaisir, monsieur Rodolphe, quoique vous rendrais ce service, comme vous dites... mais je ne sais pas si je serai libre. M. Murph m'a engagé avec un bourgeois pour 4 fr. par jour...

Rodolphe regarda le Chourineur avec étonnement.

— Comment!... et votre boutique? et votre maison?...

— Voyons, monsieur Rodolphe, ne vous moquez pas d'un pauvre diable. Vous vous êtes déjà assez amusé à m'*éprouver*, comme vous dites. Votre maison et votre boutique, c'est une chanson sur le même air... Vous vous êtes dit : Voyons donc si cet animal de Chourineur sera assez coq-d'inde pour se figurer que... Assez, assez, monsieur Rodolphe. Vous êtes un jovial... fini!

---

(1) Voir *Journal de La Haye*, Nos. 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183 et celui d'hier.

ses des personnes qui ont accompagné le roi. Tout le monde s'accorde à dire qu'on y a déployé un luxe incroyable, et qu'il n'y a encore eu nulle part des fêtes aussi brillantes. On parle surtout de la grande revue du 13 juillet, où 70 escadrons de cavalerie et 50 bataillons d'infanterie étaient sous les armes en beaux uniformes.

» On signale le moment du départ du roi pour avoir présenté un spectacle incomparable. Le roi partit le soir sur le bateau à vapeur *Bogatyr*, et l'empereur l'a accompagné jusqu'au port de Cronstadt. Au loin déjà, le roi fut surpris par l'aspect de la mer qui était toute en feu. Lorsqu'on eut passé le port, on trouva toute la flotte de la Baltique, forte de plus de 50 voiles, entre autres 18 vaisseaux de ligne, entièrement illuminée par des feux de Bengale, et montée des deux côtés par des matelots brillamment parés. Ce spectacle aurait été vraiment grandiose.

» Le *Bogatyr*, qui portait les deux monarques, s'avança au milieu de la flotte, et quand il l'eut dépassée, l'empereur prit congé de son royal hôte en l'embrassant cordialement. En ce moment, deux fusées furent lancées en l'air, et puis la flotte tira une salve monstre de 3 à 4,000 coups de canons. L'impression que tout cela a produite, ne peut se comparer à rien; tout le monde était dans l'étonnement. Le tonnerre des canons, les mugissemens de la mer, les colonnes tourbillonnantes de fumée, les divers feux de Bengale, tout cela formait un ensemble propre à inspirer une soudaine et profonde terreur. On sait qu'à l'occasion de ces fêtes on attendait une large amnistie pour les Polonais : rien n'est encore connu à cet égard. »

On écrit de Munich, le 28 juillet :

« Les dernières nouvelles de St.-Pétersbourg annoncent comme chose positive que le duc de Leuchtenberg arrivera ici, au commencement de septembre. S. A. I. sera accompagnée de la duchesse, son épouse, et de ses enfans. »

— On écrit de Strasbourg, le 30 juillet :

« La Société qui doit se charger de l'exécution du chemin de fer de Paris à Strasbourg, est entièrement organisée. Un des banquiers les plus considérables de la capitale, qui se trouve à la tête de cette entreprise, a eu, ces jours derniers, un entretien avec M. Teste. Le chemin de fer de Paris à Strasbourg aura à Paris, une station particulière ; il traversera la petite Villette et se dirigera sur Meaux. »

Une lettre de Paris, du 26 juillet, dans la *Gazette Universelle* d'Augsbourg, dit;

« M. d'André est parti pour St. Pétersbourg, afin d'y remplir provisoirement les fonctions de chargé-d'affaires. On prétend que M. Périer n'est absent que par congé, mais il est certain qu'il ne retournera plus à St. Pétersbourg. »

Une lettre de Hambourg, du 29 juillet, dit:

« On connait enfin avec exactitude les conditions de l'emprunt : il s'élève à 34,400,000 Marcs Banco de capital nominal à 3 ½ pCt. d'intérêts, et a été conclu à 94 pCt., moins 1 pCt. de provision. L'état conserve 11,400,000 Marcs, qui ne seront émis qu'en juillet 1843. Une somme annuelle de 1,445,000 Marcs Banco est affectée au paiement des intérêts et à l'amortissement de cet emprunt. Les obligations seront au porteur, et l'on n'acceptera pas de souscription au-dessous de 30,000 Marcs Banco de capital nominal.

» Il parait que les propositions de M. Rothschild ont été repoussées comme inadmissibles, et qu'il n'est point intéressé dans cet emprunt. »

Il vient de paraître à Embden une nouvelle feuille historique sous le titre de : *Frisia, ein Zeitschrift zur Belehrung und Unterhaltung*. Cette feuille périodique est in-4° et se débite chez le libraire Eekhoff et chez les principaux libraires du royaume, au prix de 3 fl. 60 cts. pour toute l'année. La littérature frisonne est appelée à recueillir de bons fruits de cette nouvelle publication, qui se rattache si intimement à l'histoire et à la mythologie des anciens Frisons.

— Dans sa Revue de Paris, le *Siècle* rapporte cette piquante anecdote :

« On se plaint de l'état déplorable dans lequel se trouve le pont des Arts. Rien de plus vermoulu et de plus mal éclairé que le chemin de l'Académie. On dirait presque une épigramme contre le monument qui s'élève à l'extrémité de ce vieux pont. Mais non, la satire littéraire n'a rien à voir ici; le pont des Arts n'a pas sa moindre envie de se moquer de l'Institut. Sil se complait dans sa vétusté classique, s'il garde pieusement ses vieilles planches, s'il reste délabré, obscur, ténébreux, c'est tout simplement pour ne pas se mettre en dépense et pour rapporter de meilleurs dividendes à ses actionnaires. Voilà plus de quarante ans que dure cette concession, cet impôt féodal de l'industrie, qui oblige tant de pauvres diables à perdre un temps précieux et à faire un pénible et long détour entre le pont Royal et le pont Neuf. Au lieu d'engloutir des sommes énormes dans la décoration du palais de M. le préfet, la ville n'aurait-elle pas mieux fait de racheter cette redevance? En retranchant sur de vaines splendeurs, on aurait pu aisément accomplir une œuvre utile et bienfaisante.

» La redevance du pont est un impôt onéreux pour le pauvre passant, et pour le riche c'est souvent une contrariété, un ennui, un fâcheux temps d'arrêt. Le *dandy* est obligé d'interrompre son chemin, de tirer sa bourse, de prendre une pièce de monnaie et d'attendre le change; ce n'est pas tout : on lui rend neuf sous pour salir ses gants jaunes et déshonorer la poche de son élégant gilet.

» Dans toute l'histoire du pont des Arts, — histoire déjà vieille, puisqu'elle touche à des ruines. — nous ne trouvons qu'une seule circonstance où la barrière et l'impôt du passage aient produit un résultat favorable à d'autres qu'aux actionnaires.

» Le spéculateur D..., dont nous tairons le nom par égard pour son honorable famille, avait long-temps occupé une position brillante dans l'agiotage. Son crédit paraissait posé sur les bases les plus solides, le succès couronnait toutes ses entreprises, il donnait des fêtes magnifiques, les cliens et les parasites abondaient chez lui. Combien de météores n'avons-nous pas vu scintiller ainsi dans les hautes régions de la finance ! Puis le ciel s'obscurcit et l'astre disparait pour toujours sous un nuage qui l'éteint. Un beau jour, D... vit arriver la tempête et il résolut de se sauver avec son butin. Ouvrir la main quand on gagne et la fermer quand on perd, toujours recevoir, ne jamais rendre, telle est la morale de quelques-uns de ces messieurs. Le financier se leva donc ce jour-là en se disant : « je me retirerai » des affaires aujourd'hui, et aussitôt après le coucher du soleil » je quitterai Paris pour ne pas être harcelé par les réclamations » de mes créanciers ; ces gens-là sont si ridicules ! »

» L'important était de ne pas donner l'éveil sur ses projets de fuite, d'autant mieux que déjà on commençait à soupçonner ses revers. Un désastre ne se cache pas long-temps à la Bourse ; les naturels de l'endroit ont l'œil perçant, l'oreille fine, la main déliée ; rien ne leur échappe. Le spéculateur avait un hôtel à la Chaussée d'Antin ; il fit préparer une chaise de poste qui l'attendit dans la cour d'une petite maison qu'il possédait au faubourg Saint-Germain, véritable petite maison d'un grand seigneur ou d'un fermier-général d'autrefois, simple au dehors, splendide au dedans, mystérieux asile réservé aux secrètes intrigues. Pendant la journée tout entière, le banqueroutier réalisa ses fonds et enfla son portefeuille ; mais avait-il mal calculé son temps, ou bien fut-il obligé d'attendre quelques rentrées ? Le fait est que la nuit le surprit dans le cabinet de son hôtel. Il ne s'était pas présenté à la Bourse ; son absence avait jeté l'inquiétude parmi ses cliens ; on arrivait de toutes parts, et pendant que les créanciers entraient chez lui, il n'eut que le temps de s'esquiver par un escalier dérobé.

» La déroute était officielle; M. D..., battait en retraite avec armes et bagages. On se mit à sa poursuite, mais il avait de l'avance; d'ailleurs on ne savait pas de quel côté il s'était dirigé. Cependant, le banqueroutier, soit qu'il n'eût pas trouvé de voiture sur son chemin : soit qu'il se crût suffisamment protégé par l'ombre du soir, s'en allait à pied et à grands pas vers le faubourg Saint-Germain, en pressant contre sa poitrine l'énorme portefeuille placé dans la poche de sa redingote, et qui contenait un milion. Tout-à-coup, en passant sous un réverbère de la place du Carrousel, il entend son nom crié de loin par quelqu'un qui l'appelle.

« Il a reconnu une voix ennemie : on est sur ses traces, mais il a toujours de l'avance. Eperonné par la peur, rapide comme un cheval de course, il tourne à droite, traverse la cour du Louvre et arrive au pont des Arts. Ce pont franchi, le danger n'existera plus, car il lui sera facile de disparaître dans les rues ... du faubourg Saint-Germain et ses créanciers ne connaiss... sa petite maison.

» A peine a-t-il mis le pied sur le pont, que l'invalide de ... vice, voyant qu'il ne s'arrête pas au bureau, lui barre le pas-sage en disant :

» — Monsieur, vous oubliez de payer.

» A ces paroles, le fugitif suspend sa course, il demeure im-mobile, interdit... Vous oubliez de payer !.... » Quel coup ... foudre pour un banqueroutier !

» — Qu'est-ce que cela ? Qui êtes-vous pour me parler ains... balbutie M. M... Puis reprenant ses esprits, et voyant de quo... s'agit, le spéculateur sourit dédaigneusement ; un mouvem... d'impatience succède à un accès de terreur, il fouille dans ... poche de son gilet, et n'y trouvant rien, il dit :

» — Je n'ai pas de monnaie.

» — Donnez un écu, on vous rendra, répond le buraliste.

» — Mais j'ai oublié ma bourse. Ce sera pour une autre fo... mon brave homme.

» — Non, non; nous ne faisons pas crédit.

» — Mais pourtant, si je n'ai pas d'argent sur moi ?

» — Eh bien ! prenez le Pont-Neuf.

» — C'est impossible ! Ce n'est pas mon chemin, et je ... pressé.

» — Vos affaires ne me regardent pas ; je ne connais que ... devoir de receveur.

» — Mais je vous répète que les instans sont précieux. Il y... peut-être de toute ma fortune ! Et c'est pour un sou que v... me faites cette chicane ? Un sou ? laissez-moi passer, br... homme, demain je vous donnerais cinq frans, dix francs, ... louis

» — Nous ne pouvons pas faire de ces marchés-là.

» — Mais je ne suis pas un aventurier; je ne voudrais pas fa... tort à quelqu'un pour un sou. Tenez, j'ai un portefeuille b... garni. Et puisqu'il faut absolument payer tout de suite vo... misérable impôt, voici un billet de mille francs, changez... donc, et rendez-moi de l'or, si vous en avez.

» — Je ne puis vous rendre ni or ni argent, mon bon mo... sieur, car je n'ai pas mille francs de monnaie.

» — Alors ce n'est pas ma faute, et je passe.

» — Pas plus que si vous n'aviez rien du tout. Je vous rép... qu'on ne passe ici qu'en payant.

» — Eh bien ! gardez le billet, et vous serez payé, je pens... Mille francs pour passer un pont !

» Le débat ne se serait peut-être pas terminé par cette m... gnifique rétribution, car le buraliste avait des scrupules, ... l'invalide, témoin de la scène, pensait qu'un homme assez pres... pour donner mille francs quand on lui demande cinq centim... était nécessairement un malfaiteur. Aussi se disposait-il à él... ver de nouvelles objections, lorsque ceux qui poursuivaient ... banqueroutier arrivèrent ; ils avaient eu le temps de regagn... l'avance que D... avait sur eux.

» C'est ainsi que l'impôt du pont des Arts empêcha quelqu... honnêtes gens d'être ruinés.

» C'est ainsi qu'à la barrière de ce pont un homme qui av... un million dans sa poche fut arrêté faute d'un sou, »

EXTÉRIEUR.

AMÉRIQUE. — Washington. Le *New-York-Herald* con... tient ce qui suit :

« Voici quelques détails intéressans sur les négociations co... cernant la question des fontières du Maine: lord Ashburton av... proposé aux commissaires de déterminer une ligne frontière e... tre les deux états aux frais de la Grande-Bretagne, qui s'enga... gerait à payer une indemnité pécuniaire.

» Cette proposition a été rejetée comme inadmissible; les com... missaires ont ensuite fait leurs propositions. On dit qu'elles so... libérales.

» On croit à Washington que la majorité des commissaires d... Maine a proposé d'abandonner tout le territoire réclamé par le... Etats-Unis au nord de Saint-Jean, à condition que la libre na... vigation serait accordée. On abandonnerait ainsi un vaste ter... ritoire entre la rivière et la ligne fixée par le roi des Pays-Bas... L'équivalent demandé par les commissaires est peu importan...

— Comment ? Tout-à-l'heure ne vous ai-je pas expliqué...

— Pour donner de la couleur à la chose... connu,.. et, foi d'homme, j'y avais un brin mordu. Fallait-il être buse !

— Mais mon garçon... vous êtes fou !

— Non, non, monseigneur... Tenez, parlez-moi de M. Murph... Quoique ça soit déjà crânement étonnant, 4 fr. par jour... à la rigueur, ça se conçoit ; mais une maison, une boutique, de l'argent en masse... Quelle farce !... Tonnerre, quelle farce !...

Et il se mit à rire d'un gros rire bruyant et sincère.

— Mais, encore une fois...

— Ecoutez, monseigneur, franchement vous m'avez d'abord un petit peu mis dedans... C'est quand je me suis dit : M. Rodolphe est un gaillard comme il n'y en a pas beaucoup, il a peut-être quelque chose à envoyer chercher chez le *boulanger* (le diable), il me donne la commission et il veut me graisser la patte pour que je ne craigne pas le roussi... Mais après ça j'ai réfléchi que j'avais tort de penser ça de vous... et c'est là où j'ai vu que vous me montiez une farce ; car si j'étais assez *Job* pour croire que vous donnez toute une fortune pour rien de rien... c'est pour le coup, monseigneur, que vous diriez : Pauvre Chourineur... va, tu me fais de la peine.... tu es donc malade ?

Rodolphe commençait à être assez embarrassé de convaincre le Chourineur. Il lui dit d'un ton grave, imposant, presque sévère :

— Je ne plaisante jamais avec la reconnaissance et l'intérêt que m'inspire une noble conduite... Je vous l'ai dit : cette maison et cet argent sont à vous... c'est moi qui vous les donne... Et puisque vous hésitez à me croire... puisque vous me forcez de vous faire un serment : — je vous jure sur l'honneur que tout ceci vous appartient, et que je vous le donne pour les raisons que je vous ai dites.

A cet accent ferme, digne ; à l'expression sérieuse des traits de Rodolphe, le Chourineur ne douta plus de la vérité. Pendant quelques momens, il le regarda en silence, puis il lui dit sans emphase, et d'une voix profondément émue :

— Je vous crois, monseigneur, et je vous remercie bien... Un pauvre homme comme moi ne sait pas faire des phrases. Encore une fois, tenez... je vous remercie bien... Tout ce que je peux vous dire, voyez-vous... c'est que je ne refuserai jamais un secours aux malheureux... parce que la faim et la misère... c'est des ogresses dans le genre de celles qui ont embauché cette pauvre Goualeuse... et qu'une fois dans l'égoût, tout le monde n'a pas la *poigne* assez forte pour s'en retirer.

— Vous ne pouviez mieux me remercier, mon garçon.... vous me comprenez... Vous trouverez dans ce secrétaire les titres de cette propriété, acquise pour vous au nom de M. Francœur.

— M. Francœur ?

— Vous n'avez pas de nom... je vous donne celui-là... Il est d'un bon présage... Vous l'honorerez, j'en suis sûr...

— Monseigneur, je vous le promets...

— Courage, mon garçon !... Vous pouvez m'aider dans une bonne et belle œuvre.

— Moi, monseigneur ?

— Vous aux yeux du monde, vous serez un vivant et salutaire exemple... L'heureuse position que la Providence vous fait prouvera que les gens tombés bien bas peuvent encore se relever et beaucoup espérer, lorsqu'ils se repentent et qu'ils conservent pures quelques saillantes qualités. En vous voyant heureux, parce qu'après avoir commis une criminelle action, expiée par une punition terrible, vous êtes resté probe, courageux, désintéressé, ceux qui auront failli tâcheront de devenir meilleurs. Je veux qu'on n'ignore rien de votre passé. Tôt ou tard on le connaîtrait ; il vaut mieux aller au-devant d'une révélation. Tout à l'heure donc j'irai trouver avec vous le maire de cette commune. Je me suis informé de lui ; c'est un homme digne de concourir à mon œuvre. Je me nommerai, et je serai votre caution ; et pour établir dès à présent des relations honorables entre vous et les deux personnes qui représentent moralement la société de cette ville, j'assurerai pendant deux ans une somme mensuelle de mille francs destinée aux pauvres ; chaque mois je vous enverrai cette somme dont l'emploi sera réglé par vous, par le maire et par le curé. Si l'un d'eux conservait les moindres scrupules à se mettre en rapport avec vous, ce scrupule s'effacerait devant les exigences de la charité. Ces relations une fois assurées, il dépendra de vous de mériter l'estime de ces gens recommandables, et vous n'y manquerez pas.

— Monseigneur... je vous comprends... Ce n'est pas moi, le Chourineur, à qui vous faites tout ce bien, c'est aux malheureux qui, comme moi, se sont trouvés dans la peine, dans le crime, et qui en sont sortis, comme vous dites, avec du *cœur et de l'honneur*. Sauf votre respect, c'est comme dans l'armée : quand tout un bataillon a donné à mort, on ne peut pas décorer tout le monde, il n'y a que quatre croix pour cinq cents braves; mais ceux qui n'ont pas l'étoile se disent : « Bon... je l'aurai une autre fois, » et l'autre fois ils chargent plus à mort encore.

Rodolphe écoutait son protégé avec bonheur. En rendant à cet homme l'estime de soi, en le relevant à ses propres yeux, en lui donnant pour ainsi dire la conscience de sa valeur, il avait presque instantanément développé dans son cœur et dans son esprit des réflexions remplies de sens, de sentimens, d'honorabilité, on dirait presque de délicatesse.

— Ce que vous me dites là, *Francœur*, — reprit Rodolphe, — est une nouvelle manière de me prouver votre reconnaissance.... Je vous en sais gré.

— Tant mieux, monseigneur, car je serais bien embarrassé de vous la prouver autrement.

— Maintenant... allons visiter votre maison; mon vieux Murph s'est donné ce plaisir, je veux l'avoir aussi.

Rodolphe et le Chourineur descendirent.

Au moment où ils entraient dans la cour, le garçon, s'adressant au Chourineur, lui dit respectueusement :

— Puisque c'est vous qui êtes le bourgeois, monsieur Francœur, je viens vous dire que la pratique donne. Il n'y a plus de cotelettes ni de gigots... et ... faudrait saigner un ou deux moutons tout de suite.

— Parbleu ! — dit Rodolph au Chourineur. — voici une belle occasio... d'exercer votre talent. Et je veux en avoir l'étrenne.... le grand air m... donné d'appétit, et je goûterai de vos côtelettes, bien qu'un peu dures, j... crains.

— Vous êtes bien bon... monsieur Rodolphe, — dit le Chourineur d'un ai... joyeux; — vous me flattez, je vas faire de mon mieux...

— Faut-il mener deux moutons à la tuerie, bourgeois? — dit le garçon.

— Oui... et apporte un couteau bien aiguisé, pas trop fin de tranchant... e... fort de dos.

— J'ai votre affaire, bourgeois... soyez tranquille... c'est à se raser avec... Tenez...

— Tonnerre... monsieur Rodolphe !! — dit le Chourineur en ôtant sa ... dingote avec empressement et en relevant les manches de sa chemise qui la... saient voir ses bras d'athlète. — Ça me rappelle ma jeunesse... et l'abattoi... Vous allez voir comme je taille là dedans... Non de nom... je voudrais dé... être !... Ton couteau, garçon... ton couteau... C'est ça... tu t'y entend... Voilà une lame !... Qui est-ce qui en veut ?... — Tonnerre ! avec un cho... comme ça je mangerais un taureau furieux...

Et le Chourineur brandit le couteau. Ses yeux commençaient à s'injecter de sang; la bête reprenait le dessus; l'instinct, l'appétit sanguinaire reparaissait dans toute son effrayante énergie.

La tuerie était dans la cour.

C'était une pièce voûtée, sombre, dallée de pierres et éclairée de haut par une étroite ouverture.

Le garçon conduisit un des moutons jusqu'à la porte.

— Faut-il le passer à l'anneau, bourgeois ?

— L'attacher, tonnerre !... et ces genoux-là !... Sois tranquille... je le serrerai là-dedans comme dans un étau... Donne-moi la bête, et retourne à la boutique.

Le garçon rentra.

Rodolphe resta seul avec le Chourineur ; il l'examnait avec attention, presque avec angoisse.

— Voyons, à l'ouvrage ! — lui dit-il.

— Et ça ne sera pas long, tonnerre !... Vous allez voir si je manie le couteau... Les mains me brûlent... Ça me bourdonne aux oreilles... Les tempe... me battent comme quand j'allais y *voir rouge*... Avance ici, toi... eh ! *Made-lon*, que je te chourine à mort !

Et les yeux brillans d'un éclat sauvage, ne s'apercevant plus de la présence de Rodolphe, il souleva la brebis sans effort, et d'un bond il l'emporta dans ... tuerie avec une joie féroce...

On eût dit d'un loup se sauvant dans sa tannière avec sa proie...

Rodolphe le suivit, s'appuya sur un des ais de la porte qu'il ferma...

La tuerie était sombre ; un vif rayon de lumière, tomba d'aplomb, ...

car nous n'avons la possibilité d'entrer dans la rivière Saint-Jean que sur un point qui se trouve au-delà de la cataracte de Niagara, et les navires qui tenteraient de passer à Niagara seraient infailliblement brisés.

» Quoi qu'il en soit, on doute que lord Ashburton soit autorisé par son gouvernement à faire la concession d'un seul pouce de terrain au nord de la ligne fixée par la Grande-Bretagne.

» S'il en est ainsi, nous ne voyons pas comment il sera possible d'arriver à une solution de la question.»

TURQUIE. — Constantinople, 13 juillet. Les causes des différends entre la Perse et la Turquie, sont au nombre de quatre. Mais ce sont surtout les contestations à l'égard de plusieurs localités sur les frontières de Turquie, qui divisent les deux gouvernemens, depuis déjà un grand nombre d'années. Depuis la conquête de Bagdad par le Sultan Murad IV, la Perse et la Turquie ont déjà été plusieurs fois en guerre à ce sujet. Parmi les villes sur lesquelles la Perse élève spécialement des prétentions, il faut ranger Kerbelá, riche ville de 10,000 habitans, située sur un bras de l'Euphrate. C'est dans cette ville que fut tué l'Iman Hossein, fils du Calife Ali et petit-fils du prophète Mahomet. Comme c'est là le lieu de sa sépulture, la ville est devenue le but d'un pélérinage fréquenté. Or, comme les Persans appartiennent à la secte d'Ali, ils font valoir principalement leurs droits sur cette ville devenue pour eux ville sacrée. Aussi, dès que la Perse a vu la Turquie en querelle avec un autre état, elle a élevé ses anciennes prétentions sur Kerbela, dans les autres localités sur les frontières, et a cherché à s'en emparer, les armes à la main. Telle est aussi sa conduite actuelle. Le Shah n'est pas resté ignorant de la position de la Porte vis-à-vis des grandes puissances, dans la question de la Syrie. Peut-être aussi l'Angleterre et la France ont-elles contribué à ménager à la Porte, des embarras de ce côté, afin de l'amener à céder sur le gouvernement du Liban. Je rappellerai à cette occasion le fait que sir Stratford Canning a refusé à sir M'Neil, de se poser arbitre entre la Perse et la Porte, au sujet de la question des frontières. La seconde cause est l'exhaussement par la Turquie, des droits d'entrée sur les marchandises de la Perse; la troisième est la fuite en Perse, d'un Pacha turc que le gouvernement persan ne veut pas livrer, quoique la Porte ait demandé son extradition, et la quatrième, enfin, sont les différends avec l'envoyé de Perse, Mirza-Dschafer, qui ont amené son départ de Constantinople.

C'est ainsi que la Turquie est serrée de près de tous côtés : par la Syrie, par la Perse, par la Roumelie et la Grèce, par l'Angleterre et la France. Il ne faudrait plus pour achever le tableau, que de voir sir Stratford Canning obtenir de son gouvernement de faire bloquer les côtes de Syrie.

(*Gaz. Univ. de Leipsig.*)

AUTRICHE. — Vienne, le 27 juillet. Par rescrit de cabinet, en date du 20 de ce mois, S. M. I. et R. A. a conféré la dignité de conseillers privés, au comte Maurice de Dietrichstein, envoyé d'Autriche près de la cour de Belgique, et au prince Felix de Schwartzenberg, envoyé d'Autriche près de la cour de Sardaigne.

— La duchesse d'Angoulème et la princesse de Berry sont arrivées ici le 24, venant de Kirchberg, et sont descendues au Palais. Il parait que leur voyage n'a d'autre but que celui de complimenter l'impératrice à l'occasion du jour de sa fête.

Le duc de Bordeaux s'est rendu à Tœplitz pour prendre les eaux.

Les incendies continuent dans nos environs.

SUÈDE ET NORVÈGE. — Christiania, 18 juillet. Il résulte d'un examen que l'ancienne cathédrale de Drontheim demande une complète restauration. Les frais en sont estimés à 300,000 th. sp. Un architecte fera un voyage pour apprendre à connaître le style normand-grec.

La marine marchande de la Norvège se compose aujourd'hui de 1,859 navires, soit 95,512 lasts commerciaux ; elle est ainsi la plus grande des royaumes scandinaves, car la marine marchande suédoise n'accuse que 66,900 lasts, et celle de Danemarck, 70,000.

Le 14 juin, à 5 heures et un quart du matin, il a été ressenti à Ergsetz, dans le Sœndmœer, un tremblement de terre qui a duré 25 secondes. L'après-midi, le ciel se couvrit, et il tomba de la pluie mêlée de neige.

PRUSSE. — Berlin, 31 juillet. Le chemin de fer de Berlin à Stettin (section de Berlin à Neustadt-Eberswalde, 6 milles), a été ouverte hier avec beaucoup de solennité. Diverses fêtes ont été données à cette occasion.

Plusieurs de nos négocians en grains ont suspendu ces jours-ci leurs paiemens, et une assez grande quantité de traites ont été protestées, ce qui a produit quelque sensation dans notre monde commercial. Il est probable que de grandes pertes sont résultées de ce que la récolte, qui se fait en ce moment dans la plupart de nos provinces, avait été supposée inférieure à ce qu'elle est réellement, et que, conséquemment, on croyait pouvoir compter sur une hausse importante dans les prix de toutes les céréales.

Koenigsberg, 26 juillet. Dans leur dernière séance, tenue le 15 de ce mois, les députés de la ville ont pris la résolution d'inviter le magistrat à intervenir auprès de l'autorité supérieure, pour qu'il leur fût accordé la publicité de leurs séances non pas pour tout le monde indistinctement, mais seulement pour les électeurs. Le magistrat est déjà en possession de cette résolution, et il va sans doute faire ces jours-ci les démarches ultérieures dans cette affaire.

ESPAGNE. — Madrid, 26 juillet. La presse a été unanime pour flétrir les cruautés inouies commises par Zurbano dans le commandement des opérations actives en Catalogne. On s'étonne que le ministère n'ait pas ratifié ce jugement de l'opinion publique, et l'on croit que peut-être les ordres donnés par le général Rodil étaient d'une excessive sévérité. Il arrive des compositeurs de la province qui, peut-être, permettront à la presse périodique de reprendre son ancien format. La crise dont la France est le théâtre occupe toujours l'attention publique ; elle a suggéré au journal *El Patriota*, des réflexions judicieuses sur l'importance des monarchies constitutionnelles. Cette feuille rend aux talens éminens et au caractère élevé du Roi des Français, un hommage mérité, ainsi qu'un juste tribut de regrets au prince royal.

Les correspondances de Barcelonne sont du 27. Les colonnes poursuivent activement les bandes factieuses dont les repaires ont été mis à découvert. Le pays commence à respirer ; il serait à désirer que le commandant Zurbano ajoutât un peu plus de sentiment humain à son extrême activité.

PORTUGAL. — Lisbonne, 25 juillet. On ne connaît encore rien de positif au sujet des travaux de la commission chargée de modifier dans le sens libéral les tarifs des deux pays (le Portugal et l'Angleterre). Il est probable que ceci est une affaire de longue haleine, mais qu'une fois conduite à bonne fin, elle aura les résultats les plus avantageux.

Il parait qu'on commence ici à s'alarmer de la concentration d'un corps d'armée espagnol de 12,000 hommes, qui s'exécute en ce moment sur les frontières du Portugal.

FRANCE. — Paris, 2 août. S. Exc. lord Cowley, ambassadeur de S. M. la reine de la Grande-Bretagne, a remis au roi, en audience particulière, la réponse de S. M. B. à la notification de la mort de Mgr. le prince royal.

— Demain mercredi, 3 août, la Bourse sera fermée, à cause de la solennité des funérailles de S. A. R. le duc d'Orléans.

— L'ajournement de l'admission de M. Pauwels, voté par la Chambre des Députés dans la séance d'hier, est considéré par les journaux de l'opposition comme un premier échec éprouvé par le ministère.

— Dans la séance de ce jour, après avoir prononcé l'admission de M. Baude, dont l'élection a donné lieu à des débats irritans, la Chambre des Députés a entendu le rapport de M. Laurence, sur l'élection de M. Emile Girardin, au collège électoral de Castelsarrazin. A la majorité de 25 voix contre 3, le bureau a conclu à l'admission. La naissance de M. Girardin, en France, est aujourd'hui un fait établi. Un jugement du tribunal de la Seine du 15 mai 1834 a constaté l'époque de sa naissance.

Au départ du courrier la discussion allait être ouverte.

— Il n'y aura pas de séance demain, 3 août. Toute la Chambre se rendra au service funèbre de Notre-Dame. Jeudi, la Chambre continuera la vérification des pouvoirs. Vendredi, il y aura scrutin pour la nomination des présidens et vice-présidens de la Chambre.

— La nomination du président de la Chambre des Députés occupe beaucoup les spéculateurs à la Bourse, et des affaires assez importantes sont engagées sur l'effet que produira cette nomination.

— On lit dans le *Constitutionnel:* « Nous avons dit, d'après d'autres journaux, que le tiers-parti porterait ses suffrages pour la présidence sur M. Sauzet, et qu'il aurait seulement cela de commun avec le ministère, dont il n'entend, en aucune façon, appuyer la politique.

» On annonce aujourd'hui que, sur ce point même, il y a séparation complète entre le tiers-parti et M. Guizot. Bien que M. Sauzet soit l'ami personnel de MM. Dufaure et Passy, et qu'il ait paru avoir jusqu'ici la même politique que ces honorables députés, le fait de sa candidature, annoncée par les journaux ministériels, a suffi pour déterminer le tiers-parti à faire choix d'un autre candidat. Il ne veut pas qu'il puisse entrer dans l'idée de personne que la politique ministérielle aura son appui, et que le fauteuil de la présidence est donné à ce prix à l'un des siens. Le candidat du tiers-parti pour les fonctions de président est M. Dufaure. »

Le *Siècle* parle dans le même sens : la réunion du tiers-parti qui se rassemble chez M. Dufaure a résolu, dit-il, de porter toutes ses voix sur M. Dufaure.

Les membres de la gauche et du centre gauche, avertis de cette résolution, que nous annonçons cette fois sur des données directes et positives, ont presque tous décidé spontanément et sans avoir eu besoin de se concerter à ce sujet, qu'au premier tour de scrutin, ils donneraient leurs suffrages à M. Odillon Barot, et qu'au second tour, ils les reporteraient unanimement sur M. Dufaure, opposé au candidat ministériel.

Le *Courrier-Français* ajoute que T. Dufaure a formellement accepté cette candidature.

— MM. les députés de l'extrême droite se sont réunis aujourd'hui dans l'un des bureaux de la Chambre ; la réunion se composait d'environ 20 membres parmi lesquels nous avons remarqué MM. Berryer, de Valmy, de Larochejaquelin, Degabé, de Labourdonnaye, etc. L'objet de l'assemblée était de décider si les membres de l'extrême droite se rendraient à Notre-Dame, à la cérémonie de demain. Il a été décidé qu'il était convenable que tous les membres y assistassent.

BELGIQUE. — Bruxelles, 3 août. Le roi et la reine sont arrivés à Bruxelles, hier à six heures du soir, par un convoi spécial qui avait été les prendre à Mons. LL. MM. se sont rendues au château de Laeken.

— Dans sa séance d'hier, la Chambre des Représentans a continué la discussion sur la convention commerciale avec la France et adopté le projet de loi proposé par le ministère, à la majorité de 66 voix contre 11.

— Les tours de l'église collégiale et paroissiale des SS. Michel et Gudule sont entièrement restaurées, après plusieurs années de travail et des dépenses considérables. C'est en 1226 qu'on en commença la construction, en même temps que la reconstruction de l'église, et le tout ne fut achevé qu'en 1273, après un travail de quarante-sept ans, encore fallut-il une ordonnance de Jean Ier, le vainqueur de Woeringen, pour hâter la fin de cette construction. Le salaire ordinaire des ouvriers, qui y furent employés, était d'un sou, nommé en flamand *brass-pennink* (cinq liards de notre ci-devant monnaie), par jour, d'après l'abbé Mann. D'autres auteurs disent neuf liards, et les manœuvres six. L'endroit où ils s'assemblaient pour manger s'est depuis appelé *Het eten gat* (le trou où l'on mange); c'était une impasse que l'on a percé il y a environ quarante-cinq ans, à travers le couvent des bénédictines, et que l'on nomme maintenant *rue de Berlaimont*, parce qu'un autre couvent de ce nom en formait le coin.

— On écrit de Bruges, 31 juillet :

«Un meurtre a été commis hier au soir à Ostende dans des circonstances déplorables. M. D... receveur du chemin de fer à Ostende, soupçonnant que des relations criminelles existaient entre sa femme et un officier de la marine belge, partit hier au matin d'Ostende prétextant un voyage à Bruxelles, où il resterait, avait-il dit, un jour ou deux. Mais tel n'était pas le dessein de M. D..., et, en effet, il revint le soir même par le dernier convoi. En rentrant chez lui, ayant trouvé sa femme avec son

---

à la Rembrandt la rude figure du Chourineur... ses cheveux blonds pâles et ses favoris roux... Courbé en deux, tenant aux dents un long couteau qui brillait dans le clair-obscur, il attirait la brebis entre ses genoux... Lorsqu'il l'eut assujétie, il la prit par la tête, lui fit tendre le cou... et l'égorgea...

Au moment où la brebis sentit la lame, elle poussa un petit bêlement doux, plaintif, tourna son regard mourant vers le Chourineur... et deux jets de sang frappèrent le tueur au visage.

Ce cri, ce regard, ce sang dont il dégouttait, causèrent une épouvantable impression à cet homme. Son couteau lui tomba des mains, sa figure devint livide, contractée, effrayante sous le sang qui la couvrait; ses yeux s'arrondirent, ses cheveux se hérissèrent, puis, puis, reculant tout-à-coup avec horreur, il s'écria d'une voix étouffée :

— Oh! le sergent! le sergent!...

Rodolphe courut à lui.

— Reviens à toi, mon garçon...

— Là... là... le sergent... — répéta le Chourineur en se reculant pas à pas... L'œil fixe, hagard, et montrant du doigt quelque fantôme invisible. Puis, poussant un cri effroyable, comme si le spectre l'eût touché, il se précipita au fond de la tuerie, dans l'endroit le plus noir, et là, se jetant la face, la poitrine, les bras contre le mur comme s'il eût voulu le renverser pour échapper à une horrible vision, il répétait encore d'une voix sourde et convulsive :

— Oh! le sergent!... le sergent!... le sergent!...

. . . .

CHAPITRE XXIII ET DERNIER.

Le Départ.

Grâce aux soins de Murph et de Rodolphe, qui calmèrent à grand'peine son agitation, le Chourineur revint complètement à lui après une longue crise.

Il se trouvait seul avec Rodolphe dans une des pièces du premier étage de la boucherie.

— Monseigneur, — dit-il avec abattement, — vous avez été bien bon pour moi... mais tenez, voyez-vous, j'aimerais mieux être mille fois plus malheureux encore que je l'ai été, que d'accepter l'état que vous me proposez.

— Réfléchissez... pourtant.

— Tenez, monseigneur... quand j'ai entendu le cri de cette pauvre bête qui ne se défendait pas... quand j'ai senti son sang me sauter à la figure... un sang chaud... qui avait l'air d'être en vie... oh!... vous ne savez pas ce que c'est... alors, j'ai revu mon rêve... le sergent... et ces pauvres jeunes soldats que je chourinais... qui ne se défendaient pas, et qui en mourant me regardaient d'un air si doux... si doux... qu'ils avaient l'air de me plaindre... Oh! monseigneur!... c'est à devenir fou!...

Le malheureux cacha sa tête dans ses mains avec un mouvement convulsif.

— Allons, calmez-vous.

— Excusez-moi, monseigneur ; mais je le sens maintenant, la vue du sang... d'un couteau... je ne pourrais la supporter... A chaque instant ça réveillerait mes rêves que je commençais à oublier... Avoir tous les jours les mains ou les pieds dans le sang... égorger de pauvres bêtes... qui ne se défendent pas... Oh non! non, je ne pourrais pas... J'aimerais mieux être aveugle comme le Maître-d'Ecole, que d'être réduit à ce métier.

Il est impossible de peindre l'énergie du geste, de l'accent, de la physionomie du Chourineur en s'exprimant ainsi.

Rodolphe se sentait profondément ému. Il était satisfait de l'horrible impression que la vue du sang avait causée à son protégé.

Un moment, chez le Chourineur, la bête sauvage, l'instinct sanguinaire avait vaincu l'homme; mais le remords avait vaincu l'instinct. Cela était beau, cela était un grand enseignement.

Il faut le dire à la louange de Rodolphe, il n'avait pas désespéré de ce mouvement. Sa volonté, non le hasard, avait amené la scène de la tuerie.

— Pardonnez-moi, monseigneur — dit timidement le Chourineur, je récompense bien mal vos bontés pour moi... mais...

— Loin de là... vous comblez mes vœux... Pourtant, je vous l'avoue, je n'étais pas certain de trouver chez vous cette sainte exaltation du remords.

— Comment, monseigneur.

— Ecoutez, — dit Rodolphe, — voici quelle avait été ma pensée... J'avais choisi pour vous l'état de boucher, parce que vos goûts, vos instincts vous y portaient...

— Hélas ! monseigneur, c'est vrai... Sans ce que vous savez, ça aurait été mon bonheur... je le disais encore tantôt à M. Murph.

— Je le savais... aussi mon pauvre *Francœur*, le bien nommé, si vous aviez accepté l'offre que je vous faisais... et vous le pouviez sans perdre de mon estime, tout ce qui est ici vous appartenait... je payais une dette sacrée... je vous retirais d'une position pénible, je constituais en vous un bon et frappant et salutaire exemple... et je continuais de m'intéresser à votre avenir. Si au contraire, la vue du sang que vous vous apprêtiez à verser machinalement, vous rappelait votre crime ; si un soulèvement involontaire me prouvait que le remords veillait toujours au fond de votre âme, mes vues pour vous changeaient ; car l'état que je vous offrais devenait un supplice de chaque jour...

— Oh ! c'est bien vrai, monsieur Rodelphe, un supplice horrible.

— Maintenant, voici ce que je vous propose; vous accepterez, je le crois, car j'ai agi d'après cette certitude. Une personne qui possède beaucoup de propriétés en Algérie m'a cédé pour vous (il n'y a plus du moins qu'à signer l'acte) une vaste ferme, destinée à l'élève des bestiaux. Les terres qui en dépendent sont très-fertiles et en pleine exploitation ; mais, je ne vous le cache pas, connaissant votre courage et le besoin où vous êtes de l'exercer, j'ai conditionnellement acquis ces biens, quoiqu'ils fussent situés sur les limites de l'Atlas, c'est-à-dire aux avant-postes, et exposés à de fréquentes attaques des Arabes... Il faut être là au moins autant soldat que cultivateur ; c'est à la fois une redoute et une métairie. L'homme qui fait valoir cette habitation en l'absence du propriétaire vous mettrait au fait de tout ; il est, dit-on, honnête et dévoué; vous le garderiez auprès de vous, tant qu'il vous serait nécessaire. Une fois établi là, non seulement vous pourriez augmenter votre aisance par le travail et par l'intelligence, mais rendre de vrais services au pays par votre courage... Les colons se forment en milice... L'étendue de v tre propriété, le nombre des tenanciers qui en dépendent vous rendraient le chef d'une troupe armée assez considérable, disciplinée, électrisée par votre bravoure. Elle pourrait être d'une extrême utilité pour protéger les propriétés éparses dans la plaine. Je vous le répète, j'ai choisi cela, malgré le danger, ou plutôt à cause du danger, parce que je voulais utiliser votre intrépidité naturelle, parce que, tout en ayant expié, presque racheté un grand crime, votre réhabilitation sera plus noble, plus entière, plus héroïque, si elle s'achève au milieu des périls d'un pays indompté qu'au milieu des paisibles habitudes d'une petite ville. Si je ne vous ai pas d'abord offert cette position, c'est qu'il était plus que probable que l'autre vous satisferait ; et celle-ci est si aventureuse, que je ne voulais pas vous y exposer sans vous laisser de choix... Il en est temps encore. Si cet établissement ne vous convient pas, dites-le moi franchement, nous chercherons autre chose... sinon, demain tout sera signé; je vous remettrai les titres de votre propriété... et vous irez à Alger avec une personne désignée par l'ancien propriétaire de la métairie, pour vous mettre en possession des biens.. Il vous sera dû deux années de fermage; vous les toucherez en arrivant. La terre rapporte trois mille francs; travaillez, améliorez, soyez actif, vigilant, et vous accroîtrez facilement votre bien-être et celui des colons que vous serez à même de secourir ; car, je n'en doute pas, vous vous montrerez toujours charitable et généreux, et vous vous rappellerez qu'être riche, c'est donner beaucoup... Quoique éloigné de vous, je ne vous perdrai pas de vue. Je n'oublierai jamais que moi et mon meilleur ami nous vous devons la vie. L'unique preuve d'attachement et de reconnaissance que je vous demande est d'apprendre assez vite à lire et à écrire pour pouvoir m'instruire régulièrement une fois par semaine de ce que vous faites, et vous adresser directement à moi si vous avez besoin de conseils ou d'appui.

. . . .

Il est inutile de peindre les transports de joie du Chourineur. Son caractère et ses instincts sont assez connus du lecteur pour que l'on reconnaisse qu'aucune proposition ne pouvait lui convenir davantage.

. . . .

Le lendemain, en effet, le Chourineur partit pour Alger,

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

amant, il tira sur ce dernier un coup de pistolet à bout portant et le tua sur la place.

» Le receveur D..., s'est ensuite livré lui-même à la justice. Lui et sa femme ont été conduits ce matin dans la prison civile de Bruges. »

Un journal dit que la victime de M. D.... est un jeune aspirant de marine, nommé Lubin. M. D.... était allé le matin jusqu'à Bruges, il n'était pas retourné à Ostende par le chemin de fer, mais par des chemins détournés. En arrivant, il se tint caché dans une diligence. Entre onze heures et minuit, il rentra chez lui, armé de deux pistolets. Parvenu dans la chambre à coucher, et convaincu de l'infidélité de sa femme, il déchargea un de ses pistolets sur Lubin et le blessa grièvement; puis, d'un second coup l'acheva; le cadavre gisait sur le carreau, et la vengeance de M. D.... n'était pas encore satisfaite; il sortit de la chambre souillée, y enfermant sa femme avec les restes inanimés de son complice. Le lendemain matin, au point du jour, M. D..., appela des témoins pour constater les faits et requit les autorités pour entendre ses déclarations. Les formalités voulues en pareil cas étant remplies, M. D..., offrit de se rendre en prison, et y fut conduit ainsi que sa femme.

VARIÉTÉS.

De la corruption électorale en Angleterre.

(*Extrait du* Journal des Débats.)

DÉBATS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

On rapporte qu'un membre de la Chambre des Communes d'Angleterre, condamné, conformément à la loi, à faire amende honorable à genoux, au milieu de la salle des séances, pour avoir manqué de respect à l'assemblée dont il faisait partie, se releva en s'essuyant les genoux et dit: « Sur mon honneur, je n'ai jamais vu de Chambre aussi sale. » Cette exclamation pittoresque eût été on ne peut mieux placée dans la Chambre actuelle, après les révélations extraordinaires dont elle a été le théâtre durant cette session. Les grandes mesures politiques et financières que le gouvernement a proposées ont certainement eu beaucoup de retentissement dans le pays; mais aucune de ces mesures n'a produit dans la Chambre elle même l'émoi, l'intérêt et le désordre qu'y a excités la proposition de mettre un frein législatif à cette corruption immémoriale qui est une portion intégrante des des mœurs électorales de la Grande-Bretagne.

C'est un membre radical qui a pris l'initiative de cette entreprise, tant soit peu présomptueuse, considérée sous le point de vue du succès; c'est M. Roebuck qui s'est fait le Pierre l'Ermite de cette aventureuse croisade. Hercule fut mis au rang des demi-dieux pour avoir nettoyé les écuries d'Augias; M. Roebuck méritera certainement d'être admis dans l'Olympe s'il parvient à exécuter la même opération dans l'honorable Chambre dont il est un des membres. L'entreprise de la purification des élections anglaises constituerait bien à elle seule douze travaux héroïques; et bien que M. Roebuck, pour éviter l'application du proverbe: « Qui trop embrasse mal étreint, » n'ait embrassé qu'une des faces de la question, il n'est pas encore certain que sa tentative soit couronnée par le succès. Cependant, comme la campagne commencée par M. Roebuck, qu'elle qu'en doive être l'issue, est par elle-même d'un intérêt assez piquant, nous en suivrons attentivement les opérations.

Une élection en Angleterre se fait généralement par commission; on a un intendant pour se faire nommer comme on en a un pour gérer ses terres. Le candidat fait les visites et les promesses; il se familiarise momentanément avec ses électeurs; il parle aux maris de leurs affaires, et aux femmes de leur ménage et de leurs héritiers présomptifs; mais quant à ce qui concerne la grosse main-d'œuvre, le paiement des voix achetées, le transport des votans, le menu des dîners, la carte à payer dans les tavernes, l'érection des hustings et des *boots*, espèces de guérites où l'on reçoit les votes, le candidat met rarement la main à la pâte. Il y a des entrepreneurs d'élections comme des entrepreneurs de bâtimens; on peut faire un membre du Parlement comme une maison, à forfait. Ces courtiers d'élections sont presque toujours des avocats; ils remplissent l'office de *wipperin*, c'est-à-dire de piqueurs pour la meute électorale; ils marchandent les voix, et font les marchés au comptant ou à terme. Puis, après le grand jour, ils se présentent chez le patron avec un léger Mémoire qui s'élève quelquefois à 50 ou 100,000 fr.

Le choix de ces agens est très-important pour les candidats; car il ne suffit pas de s'assurer le succès, il faut aussi s'en assurer l'impunité. Ce n'est pas le tout que d'acheter, encore faut-il savoir acheter. Il y a en Angleterre, qui le croirait? des lois contre la corruption électorale; mais ces lois sont bonnes personnes, et, pourvu qu'on ne fasse pas trop de scandale, elles ne crient pas et ferment les yeux. Il importe donc de se choisir un agent prudent et expérimenté, qui sache apporter de certaines formes dans sa manière de corrompre; car si la corruption est trop flagrante, si le système de *bribery* est appliqué sans ménagemens et sans discrétion, il arrive que le candidat désappointé suscite une pétition et un appel à la Chambre des Communes contre l'élection de son concurrent. La Chambre nomme une commission d'enquête, et, si l'exercice de la corruption est prouvé, le bourg convaincu de s'être laissé corrompre peut être interdit pour un certain temps et privé du droit de se nommer un représentant. Il arrive donc quelquefois que le candidat élu, prévoyant le sort de son élection, se résigne à aller au devant, et transige avec son concurrent pour éviter l'interdiction du bourg qui l'a nommé, et pour s'épargner à lui-même une sorte d'exposition publique. Il se pratique alors entre les deux concurrens ce qu'on appelle en Angleterre un compromis (*compromise*). A dit à B.: « Je vais me retirer et vous laisser la place; remboursez-moi mes frais, et je ne ferai aucune opposition à votre élection. » A ce compte, B fait retirer la pétition, il rembourse à A le prix de ses électeurs, et se fait élire à son tour; la morale publique s'arange comme elle peut.

Les choses se passaient ainsi de temps immémorial; nul ne songeait à troubler ces petits arrangemens domestiques. Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes électoraux possible, quand il prit fantaisie à M. Roebuck de se jeter la tête la première à travers ce petit système si bien ordonné. Nous avons cru devoir critiquer M. Roebuck dans une circonstance récente, où il nous paraissait abuser des pouvoirs discrétionnaires qui lui avaient été confiés, et nous l'avons fait à regret; car, bien que nous pensions, en politique, exactement le contraire de tout ce que pense M. Roebuck, qui est très-radical, nous aimons le caractère résolu et déterminé dont en général il fait preuve. Considéré dans son ensemble, M. Roebuck est certainement un des hommes les plus incommodes dont puisse jamais être affligée une assemblée publique, qui doit être composée de partis plus que d'individus. M. Roebuck semble avoir une horreur profonde pour l'association, probablement parce qu'il a une horreur égale pour la discipline. Il n'est ni *tory*, ni *whig*, il est.... il est M. Roebuck. Il a bien des idées radicales, mais il n'est pas du parti radical; car il est, qu'on nous passe le mot, à couteaux tirés avec ses confrères en radicalisme. Mais cette affectation d'isolement, qui rend M. Roebuck véritablement insupportable dans un corps constitué, est précisément ce qui le rendait plus propre que personne à l'œuvre qu'il a entreprise. Comme *whigs*, *tories* et radicaux usent uniformément et indistinctement de la corruption; comme tous manipulent également sans le moindre scrupule la matière électorale, les uns et les autres se seraient bien gardés de s'attaquer et de se jeter la pierre. Mais M. Roebuck, qui n'est d'aucune couleur et d'aucune nuance, n'avait aucun de ces ménagemens à garder. Il s'est donc mis à frapper à droite et à gauche, à tort et à travers, et a jonché le parquet de la Chambre de morts et de blessés. Au milieu des nombreuses variétés que présente la corruption électorale, M. Roebuck s'est particulièrement attaqué au système des *compromis*, qu'il a dénoncé comme une violation de privilège, et comme assurant l'impunité de la corruption; et pour commencer son œuvre d'élimination, il a publiquement accusé devant la Chambre six de ses membres d'avoir obtenu leur siége au Parlement, ou d'avoir pris l'engagement de donner leur démission, par suite d'une transaction de cette nature. Les membres accusés étaient: lord Chelsea, M. Russell, le capitaine Plumridge, sir John Hobhouse, M. Elphinstone et le capitaine Beresford. Un beau jour, M. Roebuck leur a donné avis, comme cela se fait toujours, que le lendemain il leur poserait catégoriquement des questions par oui et par non sur leur élection. C'était, comme on le voit, une véritable confession publique; les pénitens avaient vingt-quatre heures pour faire leur examen de conscience. (*La suite à demain.*)

Théâtre-Royal-Français.

Samedi 6 Août.

La première représentation de: **le Guitarrero**, opéra-comique en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Halevy.

On commencera à SEPT heures.

Incessamment la première représentation de: **Les Mémoires du Diable**, vaudeville en trois actes.

ANNONCES.

Un jeune homme de 28 ans, catholique, connaissant bien les langues française et allemande, et qui pourra donner l'instruction élémentaire dans toutes les branches scientifiques, désire être placé comme **Gouverneur**. Il a de bons certificats.

S'adresser au Bureau du *Journal de La Haye*, Petit-Marché-aux-Herbes, n° 370, sous l'initale P.

Librairie des Héritiers Doorman,

Lange Pooten, N° 156 à La Haye.

Le Marchand d'Antiquités, par Ch. Dickens, 2 vol. ƒ 2.80.
Marceline, par Mad. Camille Bodin, 2 vol. 2.50.
Robertine, par Mad. de Bawr. 1.25.
La Fille d'honneur, par la même, 2 vol. 2.90.
Albert Savarus, par H. de Balzac. 1.25.
Le Dragon rouge, par Léon Gozlan. 2.50.
Melchior, suivi de *Mouny-Robin*, par Georges Sand. 0.85.
Consuelo, par le même, tome premier. 1.25.
Horace, par le même. 2 vol. 2.50.
Charlemagne, par Capefigue, tome premier. 1.40.
Le dernier oblat, par M. H. Arnaud (Mad. Ch. Reybaud). 2 vol. 2.50:
Rose Himmel, par Missel Masson. 1.25.
Jerome Rudeix, par le baron de Bazancourt, 2 vol. 2.50.
Mademoiselle de Senneville, par le même. 1.25.
La coupe de corail, par Mélanie Waldor, 2 vol. 2.50.
Albert de Saint-Pouance, par le vicomte Horace de Viel-Castel, 2 vol. 2.50.
Les Prétendus, par Frédéric Soulié. 1.25.
Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait! roman de mœurs, par le même, tome I et II. 2.50.
Thérèse Dunoyer, par Eugène Sue, 2 vol. 2.50.
Mémoires de M. de Goldon, par Madame de Cubières, 2 vol. 2.50.
Le Pélérin, par le vicomte d'Arlincourt, 2 vol. 2.80.
Histoire de Marie-Louise d'Orléans, par Sophie Gay, 2 vol. 2.50.
Héva, par Méry. 1.25.
La Roue de Fortune, par Auguste Arnould. 1.25.
La Fille du Cabanier, par Elie Berthet. 1.40.
Un Mirage, par Latouche — *Entre parenthèses*, par Forgues.—*Les ressources de Quinola*, comédie en cinq actes, en prose, par de Balzac. 0.62½.
Excursions sur les Bords du Rhin, par Alexandre Dumas, 3 vol. 3.75.
Les Avantures de Lyderic, par le même. 1.25.
Lorenzino, drame en cinq actes et en prose, par le même. 0.62½.
La goutte d'eau, par Émile Souvestre, 2 vol. 2.75.
La Duchesse de Mazarin, par Alexandre de Lavergne, 2 vol. 2.50.
La Marquise de Parabère, par la comtesse Dash, 2 vol. 2.50.
Les Frères de la côte, par Emanuel Gonzales, 2 vol. 2.20.
Les îlots de Martin Vaz, par Edouard Corbière, 2 vol. 2.75.
Ce Monsieur, par Paul de Kock, 4 vol. 2.50.
Andalousia, la Perle des Andalousies, par Lottin de Laval, 2 vol. 2.75.
Wieland, ou la Voix mystérieuse, par Brocden Brown, 2 vol. 2.75.
Deerslayer, ou le tueur de Daims, par Fénimore Cooper, 3 vol. 4.15.
Le Rhin, lettres à un ami, par Victor Hugo, 2 vol. 1.70.
Le nom de famille, par Auguste Luchet, 2 vol. 1.20.
Mémoires du général Belliard, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre, par Vinet, 3 vol. 4.20.
Histoire de Jérusalem, tableau religieux et philosophique, par Poujoulat, 3 vol. 4.20.
Histoire de Franse, par Burette; continuée depuis 1739 jusqu'en 1830, par Magin, 2 gros volumes. 3.60,
Manuel du Propriétaire et du Locataire. 0.85.
De l'Éducation morale de la Jeunesse, par Barrau. 1.25.
Résumé de l'Histoire moderne, par Altmeyer. 1.25.
Guides du Voyageur en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Russie, aux bords du Rhin, aux eaux d'Allemagne, à Paris, à Londres, à Amsterdam, à La Haye, à Bruxelles, à Milan, etc., etc.
Mœurs, Usages et Costumes de tous les peuples du monde, d'après des documens authentiques et les voyages les plus récens, par Dally; ce magnifique ouvrage formera 200 livraisons grand in-8°, et sera accompagné de 200 belles gravures supérieurement coloriées; le prix de chaque livraison est de 21 cents, les quarante premiers sont en vente.
Physiologie de l'Homme Marié, du Cocu, de l'Etudiant, du Chasseur, du Protecteur, des Amoureux et de la Femme entretenue, à 35 cents la pièce.

4664.

VENTE IMPORTANTE

d'une collection superbe de **LIVRES** en *diverses langues et sciences*, en grande partie délaissés par M. **P. van Halen**, en son vivant ex-professeur au Séminaire de Warmond, curé à Lisse, et M. **L. G. C. Gram**, en son vivant curé des hôpitaux à Amsterdam. Cette belle vente aura lieu le lundi 8 août 1842 et les 5 jours suivans, à 11 heures du matin et à 5 heures de relevée, au domicile du Libraire J. W. **ten Hagen**, *Hooge Westeinde*, sect. D., n° 25, à La Haye. Les jours d'inspection des livres sont le vendredi 5 et samedi 6 août, de dix à trois heures.

On remarque, dans le Catalogue, bon nombre de livres rares et précieux d'Ecriture-Sainte, de Pères, de Théologie, de Droit, de Sciences et Arts, d'Histoire, etc., etc.

Le Catalogue se vend 15 cents.

Articles Indispensables aux Personnes

QUI TIENNENT A LEUR CONFORT PERSONNEL.

AVIS.

La haute réputation dont jouissent universellement les objets ci-après détaillés, a engagé des industriels sans moralité et sans délicatesse à essayer d'imposer à la crédulité du public, des contrefaçons de chaque article, composées d'ingrédiens sans vertu et même pernicieux, espérant s'attirer des acheteurs par l'appât du bas prix.

Pour prévenir de pareilles supercheries, les inventeurs, MM. A. ROWLAND et FILS, n. 20, *Hatton-Garden*, à Londres, ont nommé M. P. W. SACK, rue dite *Schoolstraat*, leur agent à La Haye, pour la vente de leurs articles; le public peut, en conséquence, être assuré que chez lui on peut se procurer le véritable

ROWLAND'S MACASSAR OIL

pour faciliter la croissance des cheveux, les entretenir et les embellir. Prix 2 fl. 10 c. le flacon.

ROWLAND'S KALIDOR,

renommé pour son efficacité à faire disparaître les éruptions et autres maladies de la peau, l'adoucir et lui donner une blancheur et un éclat extraordinaire. Prix 2 fl. 70 c.

ROWLAND'S ODONTO,

préparation incomparable pour conserver et blanchir les dents et les embellir, ainsi que les gencives. Prix 1 fl. 65 c. la boîte.

S'adresser chez M. P. W. Sack, rue dite *Schoolstraat*, à La Haye.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 3 Août.

		Int.	Cours du 2 Août.	Ouvert.	Fermé.
Pays-Bas.	Dette active	5	101 $\frac{3}{16}$	101	101 $\frac{1}{16}$
	Dito dito	2½	51 $\frac{1}{8}$	52	52 $\frac{1}{16}$
	Billets de chance		—	—	—
	Syndicat	4½	93 $\frac{11}{16}$	93 $\frac{5}{8}$	—
	Dito	3½	—	76 $\frac{5}{8}$	—
	Société de Commerce	4½	144 $\frac{3}{8}$	143 $\frac{3}{4}$	143 $\frac{3}{4}$
	Dito nouvelle	4½	—	—	—
	Emprunt de 1836	4	—	—	—
	Dito des Indes	5	—	99 $\frac{1}{4}$	—
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	106 $\frac{1}{2}$	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	105 $\frac{3}{4}$	—
	Inscript. au Grand Livre	6	—	69 $\frac{3}{8}$	—
	Certificats au dito	6	—	70 $\frac{3}{4}$	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	—	—
	Emprunt de 1840	4	—	89 $\frac{7}{8}$	—
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	—
	Passive	5	—	—	—
	Dette différée à Paris		—	—	—
	Deffered		—	—	—
	Ardouin	5	18 $\frac{1}{8}$	18 $\frac{1}{16}$	—
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
	Dito métalliques	5	—	—	—
	Dito dito	2½	—	—	—
Angleterre.	Cons. Ann.	3	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836	ƒ	—	—	—
Brésil	Cons. Ann.	5	—	—	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	—	—

Bourse de Paris du 2 Août.

		Int.	Cours du 1er	Ouvert.	Fermé.
France	Cinq pour cent		113 20	118 05	117 95
	Trois pour cent		77 95	77 70	77 80
Espagne	Emprunt Ardouin		22 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{2}$
	Anc. différé		—	—	—
	Nouv. dito		—	—	—
	Passive		—	—	—
Naples	Certificats Falconet		—	105 80	—
Pays-Bas.	Dette active	2½	—	—	—
Belgique	Dette active	5	102 $\frac{7}{8}$	102 $\frac{5}{8}$	—
	Dito	3	—	—	—
	Banque belge		—	775 00	—
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—	—

Bourse d'Anvers du 3 Août.

Métalliques	5	110 $\frac{3}{4}$	A.
Naples	5	—	
Ardouins	6	18	A.
Dette différée, ancien		—	
Passive	5	—	
Lots de Hesse		25 $\frac{1}{2}$	A.

Cours après la Bourse (2 ¾ heures)

Ardouin 18 A.

Idem Primes.

Bourse de Vienne du 27 Juillet.

Métalliques	5	108 $\frac{11}{16}$
Dito	4	101
Dito	3	—
Lots de 1834		—
Actions de la Banque		—

Bourse de Londres du 1er Août.

Consolidés	3	91 $\frac{1}{2}$, $\frac{5}{8}$
Holl. Dette active	2½	51 $\frac{1}{2}$, $\frac{5}{8}$
Dito dito	5	101 $\frac{5}{8}$, $\frac{3}{4}$
Dito emprunt 1837	5	—
Espagne		20 $\frac{7}{8}$ 21
Portugal (nouv.)		33 $\frac{1}{4}$; $\frac{3}{4}$
Russes		—

Du 2 Août.

3 % Consolidé, 91½ P.; — 2½ % Holl., 51⅝ à ½; — 5 %, 101¾ à ½; — 5 % Nouv. emprunt 1837; — Espagne; — Portugal (nouv.); — Russes.

LA HAYE,

Imprimerie de **Léopold Lœbenberg**, *Assendelftstraat*.

Dépôt-général: chez MM. SCHOONEVELD et FILS, *Beurssteeg*, à Amsterdam; et chez S. VAN REYN SNOECK, *Hoofdsteeg* à Rotterdam.